

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conversation](#), [Histoire \(France\)](#), [Politique](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique internationale](#), [Portrait](#), [Réception \(Guizot\)](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1849-07-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer. Vendredi 27 Juillet 1849 6 heures

Ma journée d'hier a été une conversation continue. D'abord avec Salvandy, arrivé à

9 heures et demie, parti à une heure. Puis, avec Bertin et Génie, partis après dîner à 8 heures et demie. Presque toujours dans la maison, à cause de la pluie, vent, orage, grêle. Pourtant quelques intervalles lucides pour se promener en causant. Mon sol est promptement sec.

Salvandy très vieilli. Sa loupe presque doublée. Ses cheveux très longs, pour la couvrir, et très éclaircis, ce qui fait qu'ils la couvrent mal. Toujours en train, mais d'un entrain aussi un peu vieux. Il m'a dit qu'il réimprimait une ancienne brochure de lui, de 1831. Il fait de ses conversations comme de ses brochures. Il est à Paris depuis trois semaines, et y retourne aujourd'hui pour y rester jusqu'aux premiers jours d'août. Après quoi, il revient dans sa terre, à Graveron à 18 lieues de chez moi. Il viendra me voir souvent. A Paris il a vu et il voit tout le monde, excepté Thiers qui ne l'a pas cherché et qu'il n'a pas rencontré. Il raconte Molé, Berryer, Changarnier, le pauvre Bugeaud.

Molé plus animé, plus actif, écrivant plus de billets, faisant plus de visites donnant plus d'aparté que jamais. Président universel et perpétuel, de la réunion du Conseil d'état, de la société pour la propagande, anti-socialiste, de son bureau à l'Assemblée de je ne sais combien de commissions, de tout, excepté de la République. On a fait de lui une caricature très ressemblante, mais où on l'a vieilli de dix ans, avec cette devise : Espoir de notre jeune République.

Il était vendredi dernier à un dîner du Président, faisant les honneurs du salon à MM. S Marc Girardin, Véron, Jules Janin, Janvier & & C'est le dîner où Bertin a refusé d'aller. Le Président, en habit noir cravate blanche, bas de soie, tenue très correcte. M Molé en habit marron, cravate noire, et pantalon gris. Le plus heureux des hommes d'aujourd'hui fort sensé, fort écouté, fort compté, satisfait dans ses prétentions pour lui-même, espérant peu, se contentant de peu, et peu puissant pour le fond des choses. Laissant tomber l'idée de la fusion et s'attachant de plus en plus à la combinaison actuelle n'importe quelle forme nouvelle elle prenne tôt ou tard, car tout le monde croit à une forme nouvelle.

Les voyages du Président préoccupent beaucoup, en espérance ou en crainte. Il est très bien reçu. Il est très vrai qu'on lui crie : Vive l'Empereur et pas de bêtises ! M. Dufaure était un peu troublé à Amiens, et disait : "Je ne croyais pas ce pays-ci tant de goût pour l'autorité. " On se demande ce qui arrivera à Tours, à Angers, à Saumur, à Nantes, surtout à Strasbourg, où il ira ensuite, et qui paraît le principal foyer des espérances impériales. Je suis porté à croire qu'il n'arrivera rien. Tout le monde me paraît s'attendre à un changement et attendre que le voisin prenne l'initiative du mouvement. Point de désir vif, grande défiance du résultat, grande crainte de la responsabilité. Ni fois, ni ambition, ni amour, ni haine. On se trouve mal ; mais on pourrait être plus mal et il faudrait un effort pour être mieux. Et quel mieux ? Un mieux obscur, peut-être pas sûr, qui durerait combien ? Voilà le vrai état des esprits. Le Président ne pousse lui-même à rien. Ceux qui le connaissent le plus le croient ambitieux. Mais personne ne le connaît. Il n'a un peu d'abandon. que pour faire sa confession de son passé. Le sang hollandais domine en lui. Il fera comme tout le monde ; il attendra. En attendant ses voyages et ses dîners le ruinent. Il ne peut pas aller. On va redemander de l'argent pour lui. Douze cent mille francs de plus. L'assemblée les donnera. Tristement, car l'état des finances est fort triste. M. Passy tarde à présenter son budget parce qu'il se sent forcé d'avouer, pour 1849, un déficit de 250 millions, & d'en prévoir un de 320 millions pour 1850. On espère ressaisir 90 à 100 millions de l'impôt sur les boissons. Mais comment faire un emprunt pour le reste ? Les habiles sont très perplexes.

La Hongrie n'est pas si populaire à Paris qu'à Londres. Toute l'Europe est impopulaire à Paris les révoltes et les gouvernements. On craint Kessuth et

otre Empereur. On croit que c'est l'Autriche qui ne veut pas en finir avec le Piémont afin de tenir en occident une question ouverte qui puisse motiver l'intervention en Italie quand on en aura fini avec la Hongrie.

Il y a eu un temps, déjà ancien de 1789 à 1814, qui était le temps des confiances aveugles. C'est aujourd'hui le temps des méfiances aveugles, suite naturelle de tant de déceptions et de revers. Et la suite naturelle de la méfiance, c'est l'inertie. La France ne demande qu'à se tenir tranquille en Europe. Elle ne se mêlera des affaires de l'Europe qu'à la dernière extrémité, par force et toujours plutôt dans le bon sens, à travers toutes les indécisions et toutes les hypocrisies, comme à Rome. Le gouvernement de Juillet, qui n'a pas su se fonder lui-même, a fondé bien des choses, et on commence à s'en apercevoir. Sa politique extérieure surtout est un fait acquis que tout le monde veut maintenir. Et non seulement on la maintient, mais on en convient et bientôt en s'en vanterai. On m'assure, et je vois bien que comme Ministre des Affaires Etrangères, je suis déjà plus que réhabilité, même auprès des sots. Je vous quitte pour répondre autour Préfet du Havre qui m'a écrit la lettre la plus respectueuse et la plus heureuse que j'aie approuvé sa conduite. Il me dit : " En conformité du désir que vous en avez exprimé, j'ai l'honneur de vous apprendre que les individus qui avaient été arrêtés vendredi dernier ont déjà été relâchés à l'exception de deux que la justice revendique comme habitués de la police correctionnelle, et comme étant d'ailleurs coupables d'avoir joint à leurs cris stupides une tentative d'escroquerie chez un boucher de la rue de Paris. Votre approbation m'a été précieuse et m'a prouvé que j'avais eu raison de ne pas donner à cette ridicule gaminerie les proportions d'une émeute en l'honorant de la présence des baïonnettes citoyennes ou militaires. "

Je reçois beaucoup de lettres, des connus et des inconnus, des fidèles, et des revenants Bourqueney, de qui je n'avais pas entendu parler depuis le 21 février m'écris avec une tendresse de Marivaux embarrassé : « Dites-vous bien, en recevant cette tardive expression de mon dévouement, que les cœurs les moins pleins ne sont pas ceux dont il n'était encore rien sorti. » Il a voulu dire : " que les cœurs dont il n'était encore rien sorti ne sont pas les moins pleins " Mettez cela à côté de ce billet que m'écris Aberdeen : " It has been a great satisfaction to me, to see the universal respect and esteem with which you have been regarded in this country. At the same time, it has been to me a cause of sincere regret that I have been so little able to afford you any proofs of m'y cordial friendship during your stay among us. " Je ne le reverrais jamais, je l'aimerai toujours de tout mon cœur. Merci de m'avoir envoyé le Morning Chronicle J'oublie mon sous Préfet du Havre. Je cause comme si j'étais dans mon fauteuil du Royal Hotel. Pauvre illusion ! Adieu. Adieu. Je vous redirai adieu après la poste. Que de choses j'aurais encore à vous dire.

Onze heures

Voilà votre lettre. Mais mon papier et mon temps sont pleins. Adieu, adieu. à demain. Que l'ancien demain était charmant. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 27 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-07-27

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3031>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 27 juillet 1849

Heure 6 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Val Riche - Vendredi 27 Juillet 1849 <sup>2369</sup>  
6 heures

Ma journée d'aujourd'hui a été une conversation continue. D'abord avec Salvandy, arrivé à 7 heures et demie, parti à une heure. Puis, avec Bortini et Genie, parti après dîner, à 8 heures et demie. Presque toujours dans la maison, à cause de la pluie, vent, orage, grêle. Toutefois quelques intervalles lucides, pour se promener en causant. Mon sol est promptement sec.

Salvandy très viciell. Sa loupe presque double. Ses cheveux très longs, pour la couvrir, et très déclaires, ce qui fait qu'il la couvre mal. Toujours en train, mais d'un entraînement assez peu vif. Il m'a dit qu'il re'imprimait une ancienne brochure de lui, de 1831. Il fait de ses conversations comme de ses brochures. Il est à Paris depuis trois semaines et y retourne aujourd'hui pour y rester jusqu'aux premiers jours d'août. Après quoi, il revient dans sa tente, à Bruxelles, à 18 lieues de chez moi. Il viendra me voir souvent. à Paris il a vu et il voit tout le monde, excepté Thiers qui ne l'a pas cherché et qu'il n'a pas rencontré. Il raconte Molé, Berryer, Chauvernière, le pauvre Bugeaud. Molé plus aimé, plus actif, écrivant plus de billets, faisant plus de visites, donnant plus d'à-part

que jamais. Président universel et perpétuel, de la délégation du Comité d'Etat, de la Société pour la propagande Anti-Socialiste, de son bureau à l'Assemblée, de je ne sais combien de commissions de tout, excepté de la République. M. a fait de lui une caricature, très ressemblante, mais où on l'a viséillé de deux ans, avec cette devise : Esprit de notre jeune République. Il était Vendredi dernier à un dîner du Président, faites les honneurs du Salon à Mme. de Mase-Binardot, Véron, Dule, Vanin, Taxis. Au bout le dîner où Bertin a refusé d'aller. Le Président en habit noir, cravate blanche, bas de soie, tenue très correcte. M<sup>e</sup> Molé en habit marron, cravate noire et pantalon gris. Le plus honnête des hommes d'aujourd'hui, fort blanc, fort étouffé, fort compte, satisfait dans ses préventions pour lui-même, l'opérateur peu, se contentant de peu, et peu puissant pour le fond de choses. Laissez tomber l'idée de la fusion, et l'attachons de plus en plus, à la combinaison actuelle, n'importe quelle forme nouvelle elle promet l'ordre, car tout le monde croit à une forme nouvelle.

Les voyages du Président préoccupent beaucoup, en espérance ou en crainte. Il est très bien reçu. Il est très vrai qu'on lui acrie :

Prés l'Empereur et c<sup>e</sup> était un peu trouble croire par le pays. On se demande ce temps, à Savoie, où il sera envoi, et faire de l'espérance, à croire qu'il n'arrive pas à l'attendre que le vaste mouvement. La confiance des résultats responsabilité. Ni j'aurai pas. On se demande plus mal, et être mieux. Et qu'il peut. Il ne pas être. Voilà le vrai état de son corps lui-même. Connaissons le plus personne ne le croit que pour faire de la sang hollandais, dans tout le monde, il

En attendant, le suivent. Il ne pourra pas l'anglais pour le

prosperité, de la  
société pour la  
conseil bureau à  
un de commissaires  
que. Il a fait de  
lante, mais où  
cette devise :  
que. Il était  
du Président, faire  
Mme Bérardin,  
C'est le dîner où  
sident en habit  
vie, le mme très  
marron, cravate  
des honneurs des  
mme, fort élancé,  
protection pour  
intendant de peu,  
de, chose, laissant  
l'attachant de  
on rebelle,  
elle elle prome  
de trait à une

préoccupent  
croire. Il est  
que lui croire :

Vive l'Empereur et pas de bêtise ! M. dufaure  
étoit un peu trouble à Amiens, et disoit : je ne  
crois pas à ce pays-ci tant de gout pour l'autorité,  
M. Je demande ce qui arrivera à Paris, à  
Angers, à Saumur, à Nantes. J'irai à Strasbourg  
où il ira ensuite, et qui paroit le principal  
foyer des oppositions impériales. Je suis porté  
à croire qu'il n'arrivera rien. Toute le monde  
me paroit s'attendre à un changement, et  
attendre que le voisin preme l'initiative  
du mouvement. Point de dérisif, grande  
séfiance des résultats, grande crainte de la  
responsabilité. Ni foi, ni ambition, ni amour,  
ni haine. On se trouve mal ; mais, on pourroit  
être plus mal, et il faudroit un effort pour  
être mieux. Et quel mieux ? Un mieux abrégé,  
peut-être pas sûr, qui dureroit combien ?  
Voilà le vrai état des esprits. Le Président  
me parle lui-même à rien. Coup qui se  
connoit le plus le croient ambitieux. Mais  
personne ne le connaît. Il n'a pas pu s'abandonner  
que pour faire sa confession de son passé. Le  
lang hollandais domine en lui. Il sera comme  
tout le monde ; il attaqua.

En attendant, le voyage, et ses dîners le  
suivent. Il ne peut pas aller. On va redemande  
de l'argent pour lui. Douze cent mille francs de

plus. L'assemblée les dommages. Tristement, car l'état des finances ne fait triste. M. Paixy tarde à présenter son budget parce qu'il se doit faire d'avouer, pour 1849, un déficit de 250 millions, ce qui prévoit un de 320 millions pour 1850. On espère renvoyer de 90 à 100 millions de l'imposte sur les biens. Mais comment faire un emprunt pour le reste ? Les habiles sont très perplexes.

La Hongrie n'est pas si populaire à Paris que Londres. Toute l'Europe est impopulaire à Paris, le révolutionnaire et le gouvernement. On croit Kossuth a votre Empereur. On croit que mit l'Autriche qui ne veut pas en finir avec le Piémont, afin de tenir en Occident une question ouverte qui puisse motiver l'intervention en Italie quand on en aura fini avec la Hongrie. Il y a en un trait, déjà ancien, de 1787 à 1811, qui était le trait de confiance, avec les. C'est aujourd'hui le trait de méfiance avec les, toute nationale de faire de déception et de revers. Et la suite naturelle de la méfiance, c'est l'inertie. La France ne demande qu'à se tenir tranquille en Europe. Elle ne se mêle des affaires de l'Europe qu'à la dernière extrémité, pas forcée, et toujours plutôt dans le bon sens, à travers toutes les indécisions et toutes les hypocrisies, comme à

Home. Le gouvernement de Guizot, qui n'a pas  
du se faire lui-même, a fait le bien des choses,  
et on commence à l'en apprécier. La politique  
extérieure surtout est un fait acquis que tout le  
monde veut maintenir. Et non seulement on la  
maintient, mais on en convient, et bientôt on  
l'en vaudra. On m'assure, et je vois bien, que,  
comme ministre des affaires étrangères, je suis  
déjà plus que réhabilité, même auprès des sénateurs.

Je vous quitte pour répondre au bon <sup>Préfet</sup>  
du Havre qui m'a écrit la lettre la plus  
respectueuse et la plus heureuse que j'aie approuvée  
la conduite. Il me dit: « En conformité du décret  
que vous me avez exprimé, j'ai l'honneur de  
vous apprendre que les individus qui avaient été  
arrêtés vendredi dernier ont déjà été relâchés,  
à l'exception de deux que la justice réclame  
comme habituel de la police correctionnelle, et  
comme étant d'ailleurs coupables. J'avoue joint à  
ceux-ci stupide une tentative d'escroquerie chez  
un boucher de la rue de Paris. Votre approbation  
m'a été précieuse, et m'a permis que j'avois en  
raison de ne pas donner à cette ridicule  
gaminerie les proportions d'une plainte en l'honneur  
de la présence des bâtonnets, citoyens ou  
militaires. » Je reçois beaucoup de lettres; des

connus et de, inconnus, des fidèles et des rentrants.  
Bourguignon, de qui je n'avais pas entendu parler  
depuis le 24 fevrier, m'écrivit avec une tendresse de  
matris aux embarras : « Dites vous bien, en reçomme  
telle cordiale expression de mon dévouement, que  
les caresses de ma mère pleine ne sont pas ce que dont  
il n'ait encore rien touché. Il a voulu dire :  
que les caresses dont il n'ait encore rien touché  
ne sont pas les moins pleines.

Prenez cela à l'ordre de la billete que m'enviait  
Abbeville. « It has been a great satisfaction to  
me to see the universal respect and esteem with  
which you have been regarded in this country.  
At the same time, it has been to me a cause  
of sincere regret that I have been so little  
able to afford you any proofs of my cordial  
friendship, during your stay amongst us. Quand  
je ne le reverrai jamais, je l'aimerai toujours  
de tous mes caresses. Merci de m'avoir envoyé  
le Morning. Chronicle.

Oubliez mon bon papa du havre. Je  
l'aime comme si j'étais dans mon fauteuil du  
Royal hotel. Pauvre illusion ! adieu, adieu. Je  
vous dirai adieu après la poste. Que de choses  
j'aurai encore à vous dire !  
enfin bientôt.

Voilà votre lettre. Mais mes papiers et monsieurs sont  
pluines, adieu, adieu, à demain. Un bonjour demain est  
charmant ! adieu. - 3